

Pierre Decock

Les chroniques de Saharane

Bollendorf-Pont, le 01/02/2006

Introduction

Je m'appelle Amir Souleman, c'est du moins le nom sous lequel je suis né. Les gens qui peuplent mon pays sont pacifiques et, je le pensais, sans histoire, ni tracas... et pourtant ce que nous venons de vivre fut une épreuve épouvantable. Qui aurait pu prédire que nous allions subir de tels tourments ? Même aujourd'hui, il m'est difficile de comprendre comment de cette vie paisible et insouciante nous avons plongé dans l'horreur et l'épouvante, comment nous avons survécu sous le joug de nos oppresseurs et comment enfin nous avons réussi à nous libérer et retrouver la vie.

C'est cette terrible histoire que je m'en vais vous conter, une histoire de sang et de larmes, de cris de guerre, de batailles, mais aussi d'amour et de courage.

Il fallait que tous la connaissent et afin que nul n'oublie, je l'ai fait graver dans un bloc de granit bleu qui sera scellé aux portes de la cité.

Que mes enfants et les enfants de mes enfants se souviennent de ce qu'ils doivent à leurs pères et qu'ils sachent qu'au-delà de nos montagnes verdoyantes, loin au nord des steppes bleues, sommeille la bête immonde et ses hordes sauvages.

Livre I. Aux frontières de Saharane

Chapitre I

Mon père était commerçant ; non pas de ces marchands qui négocient avec force argent l'achat de troupeaux ou d'entières cargaisons de richesses venues des lointaines contrées du sud ; non, c'était un petit commerçant, vendant derrière son étal les produits qu'envoient vers la capitale les cités du pays de Saharane : tissages et poteries de Hibna, coquillages et colliers de perles de Kahrzem, ou délicats vêtements brodés de la lointaine Kachardariana.

Mon père aimait son commerce plus que tout et m'imaginait certainement prenant un jour la relève. Pourtant, le destin allait en décider autrement.

Lorsque le commerce de mon père n'exigeait pas ma présence sur le marché, j'avais pris l'habitude d'aller courir dans les innombrables ruelles de notre belle cité de Saharane ; chaque jour je découvrais de nouveaux parcours et de nouveaux recoins. Il faut dire que la ville est si vaste, ruelles et impasses s'y entrelacent en un tel labyrinthe, que personne ne peut prétendre ne jamais s'y être perdu. C'est ainsi que dans les quartiers nord, longeant les murs de la caserne de la garde royale, j'arrivai un jour jusqu'à la place d'Armes. Elle n'était le plus souvent qu'un grand espace désolé où le vent soulevait de temps à autre des nuages de poussière du sol en terre battue. Certains matins pourtant, elle s'emplissait de soldats et résonnait des ordres ou des cliquetis d'armes. Après avoir évolué ensemble dans des figures complexes dont le sens m'échappait, ils se séparaient en petits groupes pour s'entraîner au maniement de la lance et de l'épée. Des heures durant, je les regardais fasciné. J'admirais leurs uniformes, ces casques rutilants et ces cuirasses aux reflets d'argent, mais surtout, j'étais impressionné par l'habileté dont faisaient preuve certains d'entre eux dans ces exercices. Je finis par m'enhardir et quittai l'ombre des murailles pour m'approcher de l'un des groupes qui joutait avec des épées de bois.

Le Dator qui les commandait, un énorme gaillard aux cheveux blancs, me remarqua et d'un ordre rude me chassa... mais le lendemain j'étais à nouveau là. Cette fois, au lieu de se mettre en colère, il m'appela. J'hésitai un moment puis m'approchai craintif.

- Alors, petit, tu veux être soldat ?

Je restai muet.

- Tiens, attrape !

Il me tendit une de leurs épées d'entraînement, une sorte de sabre en bois de chêne au bout pointu et dont les tranchants portaient les traces de centaines de coups portés par les élèves pendant des heures d'entraînement.

- En garde, lança-t-il.

Et le groupe de ses élèves s'esclaffa. J'en rougis de colère et me ruai vers le colosse qui me dominait de près d'un mètre, je roulais sous ses jambes et, une fois derrière lui, je me redressai vivement, lui piquant les fesses de mon glaive de bois. Les rires redoublèrent et quand il se retourna, je crus ma dernière heure arrivée. D'une seule main, il me souleva jusqu'à hauteur de son visage.

- Quel est ton nom, gamin ?

Je bredouillai tremblant.

- Souleman Amir, monsieur l'officier.

- Et quel âge as-tu ?

- Neuf ans monsieur l'officier.

Les rires s'étaient tus.

- Quand tu auras treize ans, je veux te voir ici au lever du soleil.

Il me reposa sur le sol et je repartis en courant.

Je ne parlai à personne de cette aventure peu commune, mais au fond de moi, je savais quel allait être mon destin : je serais soldat dans la Garde royale.

...Et quatre ans plus tard, alors que rosissait à peine le ciel étoilé de Saharane, j'étais aux portes de la caserne avec pour tout bagage un petit sac de peau où ma mère avait rassemblé quelques vêtements.

Quand la veille j'avais fait part de mes projets à mes parents, ils s'étaient montrés déçus, surtout mon père, car il espérait me voir reprendre son petit commerce et le faire prospérer. Soldat, m'avait-il dit, c'est un métier de brutes qui ne rapporte pas bien lourd et qui vous éloigne de votre foyer.

Cependant, à mon grand étonnement, mes parents avaient accepté ma décision ; ils me firent simplement promettre d'être prudent et de leur donner rapidement des nouvelles.

Le cœur un peu serré, je pensais à eux quand le portail de la caserne s'ouvrit sur un passage voûté éclairé par des torches.

Un garde me considérait d'un œil torve :

- Que veux-tu garnement ?

- Mon nom est Amir Souleman et je viens pour m'engager.

- Tu m'as l'air bien jeune...

- J'ai treize ans un de vos officiers m'a dit de venir me présenter.

- De quel officier parles-tu ?

- Il est très grand, avec des cheveux gris et il s'occupe de l'entraînement.

Ses yeux s'éclairèrent sous la visière de son casque de bronze.

- Si tu parles d'Adjaflami, il ne s'occupe plus de l'entraînement.

Je palissai et vit un instant s'effondrer tous mes projets.

- ... depuis cette année il est notre commandant. Prends tes affaires et suis-moi, je vais te conduire auprès des autres recrues.

Mon cœur bondit de joie et je suivis mon guide dans les larges couloirs de la caserne. Nous y croisâmes plusieurs groupes de soldats qui quittaient leur chambrée pour se rendre sur la place d'armes. Après quelques minutes il m'introduisit dans une pièce sombre où plusieurs garçons rangeaient leur paillasse. En apercevant le garde, ils se figèrent et portèrent la main à la poitrine comme le font les soldats pour se saluer.

- Voici un nouveau camarade. Faites-lui une place et mettez-le au courant... on viendra vous chercher dans cinq minutes pour l'entraînement.

Puis, il quitta la pièce.

Les jeunes garçons s'avancèrent ; le plus grand devait avoir mon âge bien qu'il me dépassa d'une bonne tête. Il me mit la main sur l'épaule :

- Je m'appelle Hodkar ; bienvenue parmi nous !

- Moi, c'est Tilsit ! Me lança un autre, un petit bonhomme à l'œil vif et au visage souriant.

Un troisième s'approcha coupant court aux présentations :

- Tu ferais mieux de mettre ça.

Il me tendit une courte tunique blanche, la même que celle portée par les autres garçons de la chambrée.

- Dans quelques minutes, nous allons voir ce que tu vaux... Je te préviens, tu vas en baver.

Et j'allais en baver en effet...

On commença par nous emmener dans la cour de la caserne où un sous-officier nous fit courir le long des murs pendant une heure ; ensuite, en guise de repos, on nous confia diverses corvées sans intérêt. C'est ainsi que je me retrouvai avec le grand Hodkar à trainer des seaux du puits central vers les cuisines au travers des interminables couloirs du bâtiment.

Après quelques aller-retour, j'étais en nage et au risque de passer pour une mauviette, je ne pus m'empêcher de confier à mon camarade que je trouvais cela tuant.

- Attends cet après-midi, répondit-il en riant, et tu regretteras nos activités de la matinée !

Nous nous rendîmes alors au réfectoire pour le repas de midi. Près de deux cent personnes s'entassaient dans cette salle gigantesque. La nourriture était servie à volonté ; il suffisait de faire la file devant de grandes marmites fumantes. On venait ensuite s'installer à l'une des trois longues tables. J'y pris place face à Tilsit et Hodkar. Sous mon nez, ce dernier engouffra successivement trois écuelles pleines à raz-bord, puis, pour faire passer le tout, vida à lui seul une demi-cruche d'eau. Je ne comprenais pas que l'on puisse engloutir une telle quantité de nourriture...Mais quelques jours plus tard, j'allais être gagné à mon tour par un appétit presque aussi féroce !

L'après-midi, nous quittâmes la caserne en rangs approximatifs pour nous diriger vers Abrahrad, l'une des collines proches de la ville. Le temps était doux et je me sentais en promenade. Cette agréable impression se gâcha assez vite. Le Dator qui nous conduisait entreprit de nous faire faire au pas de course un tour complet de la ville. Je ne sais pas combien de stades¹ je parcourus ainsi en plein soleil mais j'étais tellement épuisé que je finis par perdre toute notion du temps ; alors que je me mettais à tituber, je sentis que l'on me soutenait fermement sous le bras.

- Accroche-toi, gamin, on rentre bientôt !

... Et c'est Hodkar qui me traina ainsi jusqu'à la caserne, Là, je retrouvai comme un somnabule le lit qui m'avait été assigné et je m'y endormis épuisé.

Tilsit répondit à ma place lors de l'appel du soir et me ramena une galette de blé en guise de repas. Je la dévorai au matin alors que déjà on nous appelait hors des dortoirs.

Dans quelle aventure m'étais-je donc embarqué ?

Le deuxième jour fut plus pénible encore que le premier : nouvelles corvées, nouvelles courses interminables, nouveau retour écrasé de fatigue.

Le sur-lendemain, je me trainai avec des douleurs dans les jambes et le dos, mais cette fois, je tins bon. Et au soir, je m'attaquai à mon équelle avec voracité.

- Regarde-le, s'amusa Tilsit en me désignant de la pointe de son couteau, on dirait que le petit Amir prend goût à la vie de caserne !

¹ 1 stade = 356,4 mètres